

L'ARCHE *Editeur*

Ivana SAJKO

Quatre pieds au sec

Traduit par
Mireille ROBIN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Ivana Sajko

4 PIEDS AU SEC

Participants :

LE TENOR

LE BARYTON

et les autres....

« Tandis que les ténèbres croissent de plus en plus vite sur notre monde enfiévré, qu'autour de nous on commet des actes sanguinaires et qu'on nourrit des pensées encore plus sanguinaires encore, que se propage une barbarie qui nous conduit inéluctablement à ce qui sera sans doute la plus grande et la plus horrible des guerres de tous les temps, il est difficile de prendre une position qui conviendrait plutôt à des gens se trouvant au seuil d'une époque nouvelle et meilleure. Tout n'indique-t-il pas que la nuit tombe ? Rien ne montre-t-il pas que commence une ère nouvelle ? Ne devons-nous donc pas prendre la position qui convient à des gens allant à la rencontre de la nuit ? »

Brecht, 1939

1.

(Sous un éclairage artificiel fournissant une lumière rougeâtre et trouble, sur le fond du bourdonnement des accumulateurs et dans l'air filtré, si desséché qu'il en semble farineux, au sein d'un édifice monumental qui, tel un utérus, protège le faible fruit de ses entrailles des événements du monde, le Ténor et le Baryton s'amuse. Quelque part, derrière leurs rires, existe sans doute une grande baie vitrée – œil dirigé vers les lointains. Lointains sans paysage. Il convient d'inventer de nouveaux jeux pour relativiser cette réalité. Le Ténor et le Baryton courent en rond et, tout en courant, inventent de nouvelles règles, comptent les points, franchissent des obstacles, saisissent des phrases au vol. Ils jouent à un jeu dans laquelle la phrase a sa propre raison d'être, où elle est énoncée et sauvegardée comme le seul lieu où il peut encore advenir quelque chose.)

Le BARYTON et le TENOR

(courant, courant en rond, toujours à la même distance l'un de l'autre et sans jamais s'arrêter...)

Cours, cours, cours, cours...

LE BARYTON

Il court, le marathonien en maillot jaune imbibé de sueur et, à cause de la vitesse, les pans de son short trempé font un bruit de drapeau mouillé : vrroup, vrroup, vrroup... Il vient de passer le cinquantième kilomètre de la course pour la coupe du monde.

LE TENOR

Tu l'as déjà dit.

LE BARYTON ET LE TENOR

Court, court, court, court...

LE BARYTON

Il court, le marathonien en maillot jaune et il vient de dépasser le soixantième kilomètre de la course pour la coupe du monde...

LE TENOR

Il lève le regard de la piste foulée par tant de pieds et il est aveuglé par les rayons du soleil, dont le dard lui transperce l'œil. Il le frotte et tombe, aaaah... Les paumes de ses mains sont écorchées par le gravier, il n'est plus en tête... Il ne court plus... Un point pour moi....

LE BARYTON

Quatre-vingt-dix-sept à soixante et onze.

LE TENOR

Je mène.

LE BARYTON ET LE TENOR

(Tournant en rond et toujours en rond)

Court, court, court, court...

LE BARYTON

Courent de gauche à droite huit doigts sur les trous d'une flûte. Faux, tu joues faux ! crient les membres de la commission, à moitié endormis dans leur fauteuil. Un point de plus, souviens-t'en.

LE BARYTON ET LE TENOR

Court, court, court, court...

LE TENOR

Court un chapeau emporté par le vent. Il dévale la rue, arraché à la tête
d'un homme tenant à la main deux glaces.

LE BARYTON

Pourquoi deux ?

LE TENOR

Il en tient une pour une fillette ayant le même nez que lui.

LE BARYTON

Pourquoi ?

LE TENOR

Elle renoue le lacet de sa chaussure. Encore un point pour moi, prends-
en note.

LE BARYTON ET LE TENOR

Court, court, court, court...

LE BARYTON

Attends... Ce dernier point ne compte pas. Les chapeaux ne courent
pas, ils roulent.

LE TENOR

Ce n'est qu'un point de détail. Ils peuvent aussi courir.

LE BARYTON

Ils n'ont pas de jambes.

LE TENOR

C'est sans importance.

LE BARYTON ET LE TENOR

Court, court, court, court....

LE BARYTON

Court une colonne de fourmis rouges sur une plaque incandescente où sont posés des petits pains au sésame et aux graines de tournesol encore tout chauds.

LE TENOR

Elles vont se brûler les pieds.

LE BARYTON

C'est pour ça qu'elles courent.

LE TENOR

Combien y a-t-il de fourmis ?

LE BARYTON

Trente.

LE TENOR

C'est trop ! Disons dix.

LE BARYTON

Quinze.

LE TENOR

D'accord, quinze. Continuons.

Souviens-t'en : quatre-vingt-dix-huit à quatre-vingt-sept. Je te rattrape.

LE TENOR

Lentement.

LE BARYTON ET LE TENOR

(Jusqu'à quand durera ce jeu ? Jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue ?

Jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus parler ? Jusqu'à quoi ?)

Court, court, court, court...

LE TENOR

Court le messenger vers la grand place, ameutant la foule ; il distribue des bières gratuites et annonce que le souverain a désormais un héritier.

LE BARYTON

Un fils ?

LE TENOR

Des jumeaux.

LE BARYTON

C'est mauvais signe.

LE BARYTON ET LE TENOR

(L'un d'eux devra bien, à un moment ou un autre, dire : cela suffit !

L'un d'eux devra bien sortir du jeu.)

Court, court, court, court...

LE TENOR

Court un homme autour des tables d'un restaurant chinois... Il a le pantalon baissé, la chemise remontée autour de sa tête, des plumes rouges plantées dans les aisselles, son turban trempé de sueur lui tombe sur le visage. Il se prend les pieds dans les jambes de son pantalon, il court, il halète, il court, il chante la comptine : un, deux, trois, j'irai dans les bois...

LE BARYTON

Pourquoi ?

LE TENOR

Parce que c'est un pari. Cent à quatre-vingt-sept. Entamons un nouveau tour.

LE BARTON ET LE TENOR

(Et s'il n'y avait pour eux aucun moyen de sortir de ce jeu ?)

Court, court, court, court....

LE BARYTON

Un chien, un bâtard avec la queue entre les jambes, les yeux chassieux et les côtes touchant presque ses pattes... Il court vers les os de veau que le boucher abandonne près de la poubelle.

LE TENOR

Court la veuve devant la fanfare jouant la marche funèbre ; elle court, avec les remords pesant sur sa conscience, vêtue d'une robe en tissu imprimé de pastèques.

LE BARYTON

Un à un.

LE BARYTON ET LE TENOR

(Ils ne peuvent que continuer à jouer et à tourner en rond, toujours en rond...)

Court, court, court, court...

(Et peut-être ce jeu n'est-il même pas drôle ? Peut-être n'est-ce, comme l'enfance, que le prologue à l'instant où il faudra disparaître.)

2.

(Petits détails de leur antre bien protégé, à la lumière rougeâtre et où continue à bourdonner l'air filtré. Petites conversations sans aucune importance. Petits gestes ne demandant pas d'effort. Petit monde uniformément vide. Informations auxquelles ils ne prêtent pas attention : « La Croix Rouge a lancé hier un appel aux gouvernements, réclamant l'envoi d'aide d'urgence aux victimes des inondations qui emportent chaque jour cinq mille vies humaines. Il serait souhaitable de mobiliser des formations militaires afin d'être prêt à affronter la prochaine marée, car on redoute alors que les flots ne franchissent les digues et n'envahissent les terres déjà inondées. Le Q. G. de crise a précisé les endroits où il enverra, dans les heures qui viennent, des embarcations publiques. Les citoyens ne possédant pas leur propre barque et ayant décidé de se faire évacuer aujourd'hui sont priés de n'emporter aucun objet personnel, étant donné la foule qui se presse déjà sur les territoires situés au-dessus du niveau de la mer. Il leur est également rappelé qu'ils doivent se déchausser avant de monter à bord des bateaux.)

LE BARYTON

(Commençant le récit des événements qui les ont amenés dans ce refuge au-dessus du niveau de la mer)

J'étais malade, à force de me taire et d'attendre. Où étais-tu donc ? Où avais-tu pu disparaître ? Posté à la fenêtre, je te guettais. J'y voyais à peine au travers de la vitre tellement j'avais l'avais barbouillée en y collant mon visage. J'avais l'impression d'avoir passé des journées

entières ainsi. Le monde autour de moi avait changé au fur et à mesure que l'eau montait. Ma tête s'affaissait, mon cou était tout engourdi. Dans la pièce, cela sentait le renfermé. Je ne pensais plus, je laissais mon cerveau, tel un disque, tourner dans le vide. Que pouvais-tu bien faire pour ne pas venir ? Que pouvais-tu bien faire pour ne pas venir ? Que pouvais-tu bien faire pour ne pas venir ? J'ai dû ouvrir la fenêtre pour respirer un peu d'air frais. Dehors, cela sentait comme au bord d'un lac. Dans l'appartement d'en face, j'ai remarqué un homme qui me faisait des signes, agitant les bras comme s'il était pris de panique. J'ai dirigé mon regard vers le bas : l'eau atteignait déjà le rebord de la fenêtre. Bien que de près ça ne ressemblât pas à de l'eau, à l'eau du robinet, pure et transparente. Celle-ci était brune, tiède, trouble comme celle des marais... Le vieux continuait à me faire des signes. Il attendait vraisemblablement une réaction de ma part. J'ai haussé les épaules et il a hoché la tête, comme pour confirmer quelque chose. J'ai légèrement hoché la tête à mon tour, et il a écarté les bras, en signe d'impuissance, puis nous avons continué à nous regarder, longtemps, avec de la compréhension l'un pour l'autre. Je l'ai entendu crier : quelle humidité ! Oui, oui ... Sous ma fenêtre flottaient des objets en plastique, sans doute échappés de quelque placard, des sacs de congélation, des boîtes pour conserver les aliments et des passoirs, je crois, mais je ne sais pas trop, car je n'ai pas voulu plonger ma main dans l'eau pour m'en assurer, tellement elle était dégoûtante. Et le téléphone s'est mis alors à sonner. Une fois, deux fois, ce n'était pas une hallucination, il sonnait

vraiment... Ô prodige ! C'était comme si on avait dressé jusqu'à moi
une échelle dans cette boue mouvante !

LE TENOR

Et le vieux ?

LE BARYTON

Il a tiré son rideau. Il s'est noyé, sans doute.

LE TENOR

Et ensuite ?

LE BARYTON

Rien. Merci d'avoir appelé.

LE TENOR

Le combiné du téléphone était mouillé. Il était grand temps que nous
hissions les voiles. L'ancre ne touchait déjà plus le fond. Ce matin-là,
j'avais été réveillé par un gargouillis sur le carrelage. L'eau avait envahi
la cuisine. Accroupi sur une chaise, je l'ai vue passer par-dessus la barre
de seuil et commencer à imbiber le tapis. J'ai voulu rester là, à
contempler tout au moins le début, si bien que j'ai du dire adieu à des
bricoles que je manipulais tous les jours. La première a été le livre que
j'avais lu la veille au soir. Je l'avais abandonné sur le sol. J'ai entendu
le clapotis de l'eau poussant un objet contre le pied du lit. J'ai sauté à
bas de ma chaise. Lorsque j'ai réussi à le rattraper, il était déjà tout
décollé. Les pages, gondolées, se détachaient de la reliure. C'était
vraiment bête. Debout, avec de la lie saumâtre jusqu'aux chevilles, j'ai
essayé d'éponger la couverture. Ce livre, j'aurais bien aimé le finir.
C'était navrant de voir toutes les petites choses que j'avais entassées ou

disposées ci et là depuis des années, et que j'époussetais avec amour, disparaître, en se désagrégeant sans bruit ou en sombrant, millimètre par millimètre, à la verticale... Puis, tout d'un coup, je m'en suis même réjoui, j'ai cessé de me préoccuper de ces objets. Après tout, je ne mourrais pas de les avoir perdus.

(Le Baryton tourne le regard vers le Ténor. Il le voit debout, impuissant, entre les murs détrempés, et sa propre histoire lui apparaît dérisoire, beaucoup moins importante. Car le Ténor ressemble à un rocher se dressant au milieu de la mer. On dirait qu'il essaie de ressembler les morceaux de caillou arrachés à ses flancs, aux cicatrices des plaies qui lui ont été portées par le sac et le ressac, et qu'il devient de plus en plus mince sous l'assaut des vagues. Le Baryton ferme vite les yeux, car il a soudain envie de pleurer.)

3.

(Le Ténor et le Baryton volent, les bras écartés et brassant l'air de leurs mains. Ils tendent le cou tels des oiseaux cherchant une proie sous les buissons de la savane ardente. Ils avancent au rythme de leurs battements d'ailes, observent le sol d'en haut, tournoient en vol, entraînés une légère brise. Ils continuent de jouer à leur jeu, inventant sans cesse de nouvelles phrases pour le prolonger.)

LE BARYTON ET LE TENOR

Vole, vole, vole, vole...

LE BARYTON

Vole la nuit au-dessus de l'équateur, recouvrant, en l'espace d'un instant, les coupeurs de canne à sucre, les touristes avec leur serviette étalée sur la plage et une énorme raie échouée sur une barrière de corail.

LE TENOR

Où va-t-elle ?

LE BARYTON

La nuit ? Elle vole en rond.

LE BARYTON ET LE TENOR

Vole, vole, vole, vole...

LE TENOR

Vole un oreiller en plumes d'oies, encore chaud et écrasé par la joue du dormeur, qui a cru rêver quand l'oreiller s'est échappé du lit en cancanant et s'est envolé par la fenêtre. A combien en sommes-nous ?

LE BARYTON

Egalité.

LE BARYTON ET LE TENOR

Vole, vole, vole, vole...

LE BARYTON

S'envolent sans retour quarante années de la vie d'une femme qui s'efforce de les oublier, déchire les photos et les lettres, brûle les carnets d'adresses, brise les statuettes de porcelaine dans les vitrines et jette par la fenêtre des chaussures et des draps brodés d'un monogramme...

LE TENOR

Elle le regrettera un jour.

LE BARYTON

Ce sera trop tard. Vingt-cinq à vingt-quatre.

LE TENOR

Prestation insuffisante. Vingt-quatre et demi.

LE BARYTON

Je refuse ce demi point.

LE BARYTON ET LE TENOR

Vole, vole, vole, vole...

LE BARYTON

Vole le pollen des fleurs de cerisier, emporté par une brise tiède. Il flotte au-dessus de la ramure et s'éparpille comme du sable sur la pommeraie.

LE TENOR

Mauvaise direction ! Les cerisiers ne donneront pas.

LE BARYTON

La récolte sera mauvaise. Mais on mangera de la compote. Un bonus pour moi !

LE TENOR

D'accord. Vingt-six à vingt-quatre.

LE BARYTON

Je vole plus haut que toi.

LE BARYTON ET LE TENOR

Vole, vole, vole, vole...

LE TENOR

Un œuf balancé sur un ours qui danse sur le champ de foire.

LE BARYTON

Trop court. Il va se casser.

LE TENOR

De la coquille brisée s'échapperont de petits oiseaux qui battront des ailes sur le rythme de Turandot.

LE BARYTON

Un point.

LE BARYTON ET LE TENOR

Vole, vole, vole, vole...

LE BARYTON

Le regard acéré d'un nouveau client sous les néons d'une boîte de nuit.

Le col de sa chemise est déboutonné et il porte un pantalon en lin. Il se

retourne, son regard survole le podium de danse, atterrit sur les

compartiments privés plongés dans la pénombre puis roule sur la longue

piste du comptoir bien astiqué.

LE BARYTON

Y a-t-il quelqu'un au bar ?

LE TENOR

Seulement le serveur, deux hommes et deux vodkas.

LE TENOR

Il est encore tôt.

LE BARYTON ET LE TENOR

Vole, vole, vole, vole...

(Ils étendent leurs bras comme les ailes d'un biplan. On dirait des pilotes qui continuent à voler après avoir épuisé leurs réserves de kérosène, sans la moindre intention de se poser un jour.)

4.

(Gouttent lentement, longuement, les instants fragiles de la recherche du sujet. Et l'on ignore ce qui est le plus pénible : la temporisation ou le fait de savoir que l'instant où on le trouvera finira par advenir, même s'il se fait attendre. Et les informations continuent à s'égrener sans atteindre nos protagonistes. Sur une fréquence, le speaker annonce : « Concernant les fortes perturbations frontales s'accompagnant de pluie depuis plusieurs mois et d'un puissant champ cyclonique qui a englobé toute la planète, les savants en sont venus à des conclusions inquiétantes. Se basant sur les rapports de police et les photos satellitaires sur lesquelles on remarque l'avancée progressive de l'air humide, ils ont effectué une analyse comparative qui indique que le temps a une influence funeste sur la santé mentale des êtres humains. Il s'est avéré que le nombre de suicides et de tentatives ainsi que de psychoses aiguës a sensiblement augmenté deux ou trois jours après l'arrivée du front humide. On a ainsi prouvé qu'il existe une relation significative entre la soudaine augmentation des tendances suicidaires et la durée des pluies. Lorsqu'il pleut pendant plus de trois jours, le nombre des psychoses aiguës croît de manière importante, tandis que durant les périodes pluvieuses plus longues, qui ont un effet déprimant sur les personnes aux nerfs fragiles, la dépression peut prendre des formes extrêmes aboutissant à des suicides massifs, nous informent nos collègues du Centre de bioprognostic. »

LE BARYTON

Je suis calme. Je pourrais me tenir pendant des mois face à un mur sans même remarquer que je ne vois rien. Je suis si calme que il me serait possible de rester cloué dans un fauteuil roulant devant la fenêtre, comptant, immobile, les gouttes qui tombent.

LE TENOR

Tu aurais mal aux yeux.

LE BARYTON

Et alors ? En ce moment, j'ai bien mal aux os.

LE TENOR

C'est sans doute à cause de l'humidité.

LE BARYTON

(C'est donc à cause de l'humidité, ces minuscules gouttes de sueur, ces paupières enflammées, ces plantes des pieds ramollies, ces capillaires qui éclatent... Oui, tout ça, c'est à cause de l'humidité qui rend si nerveux !)

Ah, tout est mouillé ! C'en est étouffant ! On se croirait dans une salle de bains fermée à clé. La vapeur se condense sur le miroir tandis que tu es allongé nu dans la baignoire, la peau toute fripée et les chairs ramollies. Tu ne peux plus te lever...

LE TENOR

(Tu ne t'y es pas encore habitué ?)

Tu flottes...

LE BARYTON

Mais imagine un peu... Déjà, tes ongles se décollent, la peau de tes pieds pèle. Tu es enflé comme un gros pudding imbibé d'eau. Et sais-tu

ce qui est le plus drôle là-dedans ? Tu continues à te sentir comme dans un petit nid douillet. Et pourtant, les ordures remontent des canalisations souterraines : mousse de savon, sueur diluée dans la soude, tampons d'ouate souillés, tapons de cheveux, crachats... Et tu trempe dans cette merde.

LE TENOR

Nous prenons notre bain ensemble.

LE BARYTON

Ou bien je suis seul. Sale, poisseux, puant. Comme si j'avais vraiment vogué toute ma vie dans les égouts et que cette pluie m'avait ramené à la surface où je continue à flotter parmi les matières fécales, avec le sentiment que la situation n'a rien de nouveau. N'ai-je pas depuis toujours été dans la merde ?

LE TENOR

Je ne sais pas.

LE BARYTON

Non.

(Ou bien peut-être est-ce... Oui, mais pas toute la vie... De toutes façon, il est maintenant complètement insensé d'entrer dans les détails du passé. Peut-être faudrait-il quand même se mettre en mouvement, faire quelque chose ? Pour se calmer les nerfs, si ce n'est pour autre chose.)

Si seulement il pouvait y avoir du tonnerre ou des éclairs, peu importe... Qu'est-ce que c'est que cette fin ? Je m'attendais à une grande guerre. Une explosion. Je m'y étais préparé. Mais ceci est

stupide... beaucoup trop silencieux. Où sont les haches qui tombent du firmament, les trompettes annonçant le jugement dernier ? Où sont les flammes, la lave, la peste ?

TENOR

Et si tout cela était advenu sans que nous y prêtions attention ? Peut-être étions-nous en train de jouer aux échecs ou de remplir des grilles de loto ?

LE BARYTON

J'en doute.

LE TENOR

Les mondes pourraient-ils disparaître sans aucun signe annonciateur ?

LE BARYTON

Mais que feraient les prophètes s'il ne se produisait jamais rien d'horrible ? Si tout cela n'était qu'un changement global de l'état de l'agrégat ? Rien qu'un fait écologique.

LE TENOR

Mais cela ne saurait être que ça. Ce ne peut pas être quelque chose d'aussi banal. C'est la fin.

LE BARYTON

Mais pourquoi est-elle aussi silencieuse et morne ? Tellement légère ? Si seulement... (*Il ne veut pas battre en retraite même lorsqu'il combat contre l'inconnu, il sort une arme invisible, prêt à en enfoncer la pointe dans le cœur de la peur.*). Je ne sais pas, si seulement il pouvait y avoir une averse de grêle, une tempête, de la neige... Si seulement les éclairs pourfendaient les flots et le dos des baleines... Si seulement

surgissaient des rats aussi gros que des chiens de combat, pour que je les attrape par la queue et leur fracasse le crâne contre les murs... Je voudrais tendre des pièges à l'ennemi, le saisir au collet, lui casser les côtes, lui arracher l'estomac, l'arroser d'essence et le faire brûler, et ceci sans trêve Je pourrais tuer, lutter contre des invasions de sauterelles, des nuées de taons. Je voudrais tuer la première créature qui tenterait de franchir notre seuil avec ses bottes crottées et maculer de boue notre tapis... Parfois, je rêve même de... (*Mieux vaut ne pas en dire davantage. A moins que ?*) J'aimerais qu'il t'arrive quelque chose d'atroce et que tu t'écroules là, sur le sol, le souffle coupé et l'échine toute molle... Je voudrais que tu meures, oui, pour de bon, que tu sois blessé, que tu saignes... Je te prendrais alors dans mes bras, je donnerais des coups de poing dans ton cœur défaillant, je respirerais pour toi, je soutiendrais courageusement ton regard affolé et je ne renoncerais pas, non, je ne renoncerais pas, je te hurlerais à l'oreille : Reviens !!! Reviens !!! Et tu reviendrais à toi...

LE TENOR

C'est ça que tu voudrais ?

LE BARYTON

Oui.

(Le temps est venu d'instaurer un silence qu'il convient de souligner au crayon rouge. Le Ténor devrait maintenant conclure cette conversation en demandant : Comment ça ? Que pourrait-il dire d'autre qui soit vrai, tendre, sensé, qui soit une sorte d'engagement tacite à aller jusqu'au bout de cette attente. Ensemble.)

LE TENOR

Il pleut toujours. Les journées vont continuer à s'écouler comme jusqu'à présent. Bruineuses, dégoulinantes. Tous les matins, tu ouvriras la fenêtre et tu contempleras la surface trouble des eaux. Et jamais il n'y aura rien d'autre que nous deux. Il serait stupide nous mettre à nous détester, à nous tourner le dos, à ne plus nous adresser la parole... Si nous demeurons les seuls êtres encore en vie, il serait horrible que tu n'aies plus rien à me dire. Après les grands bouleversements se produiront de petits changements, des révolutions au jour le jour, accompagnées de nouveaux hectolitres venant grossir les eaux marécageuses du vieux bassin. Toi, si tu le peux, observe ce qui se passe en profondeur, dirige ton regard vers les racines des nénuphars, vers le fond et les sépultures, vers les yeux menaçant de la crue. Puis, si tu le peux, viens jusqu'à moi. Je dormirai encore. Ne tremble pas en cet instant, ne te montre pas froid, ni veule. Ne m'éveille pas si tu n'as pas à me dire des phrases plus agréables que mes rêves. Réveille-moi pour me donner une raison de me lever.

(Et c'est tout ce que le Ténor a jamais pu attendre d'un matin : le plaisir de s'étirer paisiblement, avec la certitude que le jour s'est à nouveau levé.)

5.

(Cela ne vaut sans doute pas la peine d'écouter les informations. On y annonce : « Rien de nouveau de la part du personnel de garde à l'Institut hydrométéorologique. La dernière information confirmée qu'il nous a fournie concernait l'exode massif provoqué par les pluies torrentielles dues à un dérèglement de l'inversion de la mousson. Il est toujours impossible de fournir une explication scientifique à la disparition des saisons et à l'énorme augmentation des précipitations, qui pourront atteindre, d'ici la fin de l'année, 157 000 millimètres au mètre carré. Les dernières recherches effectuées laissent penser que cette catastrophe climatique a été suscitée par une prolifération des taches solaires. Mais il nous faudra attendre encore pour connaître les conclusions de ces études, car nous avons été informés, juste avant le début de l'émission, de ce que le bâtiment principal de l'Institut hydrométéorologique avait été lui aussi submergé par les flots : une équipe de plongeurs essaie en ce moment de récupérer le plus gros des appareils de prévision. En attendant que le nouveau centre hydro-météorologique, chargé de gérer les situations de crise, ait été déménagé en un lieu au-dessus du niveau de la mer, nous nous brancherons sur les satellites qui suivent la progression des cyclones. »

Le Ténor et le Baryton continuent à jouer, ils se livrent à un jeu verbal aquatique, nageant en mélangeant le style : brasse, papillon, crawl, nage sur le dos... Inspiration, avancée du bras droit, avancée du bras gauche, expiration... Ils nagent parmi les vagues, mais ils ont perdu le sens de l'orientation, si bien qu'on a l'impression qu'ils font semblant

*de jouer, car leur jeu ne peut plus être un jeu s'il leur faut, pour nager,
fournir autant d'efforts et sur un temps aussi long.)*

LE BARYTON ET LE TENOR

(nageant sans chercher à synchroniser leurs gestes)

Nage, nage, nage, nage...

LE BARYTON

*(qui tient tout particulièrement à se maintenir à la surface, d'une façon
ou d'une autre...)*

Une tache d'huile dans une flaque d'eau tiédie par le soleil après un
grave accident sur l'autoroute. Elle prend les couleurs de l'arc-en-ciel,
puis se divise, le violet partant vers la gauche et le vert vers la droite.

LE TENOR

Et le conducteur ?

LE BARYTON

Il nage dans son sang.

LE TENOR

Il est mort ?

LE BARYTON

Non, il est ivre.

LE BARYTON ET LE TENOR

Nage, nage, nage, nage...

LE TENOR

Nage la lumière du phare au travers du plancton que fait ondoyer la
marée, sur le roc des îles, parmi les sauges qui poussent entre les pierres
et les serpents qui dorment dessous.

LE BARYTON

Et où est le gardien de phare ?

LE TENOR

Il mange du fromage de chèvre et réfléchit.

LE BARYTON

A quoi ?

LE TENOR

Au lendemain.

LE BARYTON ET LE TENOR

Nage, nage, nage, nage...

LE TENOR

Une sandale dans la piscine désertée et, de son ombre, elle effraie les coquillages.

LE BARYTON

Quelle sorte de sandale ?

LE TENOR

En plastique. Pointure 27.

LE BARYTON

Sur le rivage gambade sans doute un enfant aux pieds nus.

LE TENOR

Il fait chaud. Il ne prendra pas froid.

LE BARYTON ET LE TENOR

Nage, nage, nage, nage....

LE TENOR

Nage la ville vers onze heures du soir quand on a un rendez-vous
important une demi-heure plus tard devant la vitrine au rideau baissé
d'un fleuriste qui importe des tulipes bleues.

LE BARYTON ET LE TENOR

Nage, nage, nage, nage...

LE BARYTON

Nagent les bougies flottantes qu'on allume le premier jour du
printemps.

LE TENOR

Il s'agit, en fait, de pommes de pin.

LE BARYTON

Nagent les manifestations sur la place principale.

LE TENOR

Qui manifeste ?

LE BARYTON

Les syndicats, les employés du chantier naval, les tailleurs, les
instituteurs, les pigeons, bref, tout le monde...

LE TENOR

Pourquoi ?

LE BARYTON

Ils n'ont pas eu le temps de le dire.

LE TENOR

Et tous nagent ?

LE BARYTON

Oui, sauf les pigeons.

LE BARYTON ET LE TENOR

Nage, nage, nage, nage....

(Il semble que le je, désormais, arrive à peine à se maintenir à la surface. Ils nagent en silence, et de plus en plus lentement.)

LE BARYTON ET LE TENOR

Nage, nage, nage, nage...

LE BARYTON

(Combien de temps cela va-t-il durer encore ? Il a mal aux bras.)

Quel est le score ?

LE TENOR

Je ne compte plus.

LE BARYTON ET LE TENOR

Nage, nage, nage, nage...

LE BARYTON

(qui a du mal à maintenir son menton au-dessus de l'eau)

Qui est-ce qui menait en dernier ?

LE TENOR

Je ne me souviens plus.

LE BARYTON ET LE TENOR

Nage, nage, nage, nage...

LE BARYTON

(mobilisant ses dernières forces)

J'arrête de jouer.

LE TENOR

Pourquoi ?

LE BARYTON

Je suis fatigué. J'ai envie de me laisser couler.

(Le Baryton s'enfoncé telle une pierre. Il quitte l'aire de jeu et regagne lentement le gosier rouge au pouls qui bat lentement. Là-bas et plus loin clignotent des lumières. Et ronfle une machine. Que peut-elle bien mettre en branle ? Nous aurons peut-être le temps de l'apprendre. Quoi qu'il en soit, plus personne n'a envie de jouer.

6.

(D'une certaine façon, tout est beaucoup trop silencieux. Personne ne dit rien. Le Ténor a l'impression que même l'accumulateur a cessé de bruire. Il peut entendre grincer ses côtes quand il inspire. Et il voit toutes sortes de couleurs quand il appuie sur le bord de son œil. Perçoit-on tout cela dehors également ? Pourrait-on l'entendre penser ?)

LE TENOR

Je n'ai jamais appris à jouer d'aucun instrument. J'étais trop paresseux. Et pourtant, j'ai de l'oreille, j'aurais aimé jouer de quelque chose, fût-ce de la batterie...Maintenant, c'est trop tard. Tous jouaient de quelque chose, ils allaient aux répétitions de cinq à neuf heures. Pas moi. Et je n'ai jamais dormi à la belle étoile, je n'ai jamais vu de serpent, je ne suis jamais allé dans un casino et, pourtant, j'aurais pu... *(Là, il pourrait s'arrêter brièvement, se tordant les doigts, et baisser le ton.)* Il me faudrait faire remonter de beaux souvenirs. Qu'est-ce que j'ai vécu de bien ? De vraiment bien, chaleureux, émouvant ? Les trottoirs ! Les trottoirs, c'est vraiment ce qu'il y a de mieux sur la terre ferme. *(Il se met à aller et venir sur un trottoir au bitume rapiécé.)* La rue. Toup, toup, toup... Des chaussures plates. Tic-toc, tic-toc, tic-toc, des hauts talons... Un passage clouté, un chauffeur qui s'énerve... Qu'est-ce que tu as à klaxonner comme ça, espèce de con, tu vois bien que le feu est au rouge ! Des travaux sur la chaussée, des embouteillages à quatre heures de l'après-midi, une colonne de voitures, des coudes dépassant des portières, des passants frappant sur la carrosserie : « Hé, tu n'as pas

attaché ta ceinture... » C'est un jour férié, personne aux fenêtres, pas de lumières dans les devantures, tout semble désert... Les gamins qui en ont assez de jouer dans le parc viennent sur le parking une fois qu'il s'est vidé et y dessinent à la craie des marelles... Ils se traînent sur l'asphalte, leurs genoux sont noirs de goudron. Les enfants... Peut-être ont-ils inventé de nouveaux jeux ? Des courses de kayaks sur l'artère principale ? A moins qu'ils ne pêchent à la ligne ? *(et il s'arrête, car l'espace d'un instant, il sent l'odeur de l'essence et de la poussière)* Dommage que les feux rouges aient été aussi vite submergés. Les piétons qui sont passés au vert se sont noyés.

7.

(Et les enfants, tels des enfants, n'ont pas pu faire autrement qu'apparaître dès qu'ils ont entendu le Ténor les mentionner. Ils courent de ci de là avec leurs poupées, leurs sifflets, leurs cerfs-volants, ils sautent, crient, tombent, s'écorchent les mains. Le Ténor est là avec eux, il les porte sur son dos, tient leur corde à sauter, joue à cache-cache. Il chante avec eux, joignant sa voix d'adulte à leurs petites voix. Il ne connaît pas les paroles, mais il chante quand même... Il rit et il chante...)

LE CHŒUR DES ENFANTS

Durant notre fuite, une terrible averse s'est abattue sur nous,
nous nous enfonçons dans la vase, pataugeons dans la boue.

Nous n'avons pas la force de gagner les hauteurs
et dès demain les montagnes ne seront plus qu'un leurre.

Aucun sentier de campagne ne conduit plus là-haut,
nous avons les pieds mouillés, jusqu'aux genoux de l'eau.

De notre fin, dit-on, le jour semble venu,
nous n'espérons plus la décrue, pour nous nul salut.

D'ici quelques heures, car il ne nous en reste pas davantage,
les flots nous recouvriront, et nous mourrons malgré notre âge.

LE TENOR

Ménagez votre souffle ! Vous avez appris à plonger !

Ne sautez pas du radeau ! Vous n'allez pas sombrer !

LE CHŒUR DES ENFANTS

Des torrents de boue froide ont recouvert les champs,

nous ne regardons plus le sol, mais allons de l'avant.

La pluie tombe depuis longtemps, liquéfiant nos paupières,

le ciel est encore bleu mais brunâtre est la mer.

L'instant est venu pour nous de tendre les mains

et d'accepter le châtement mérité par les humains.

Nous ne sommes pas responsables des exactions commises,

mais l'inondation nous dérobe ce qu'il reste de la terre promise.

D'énormes vagues ensèrent notre taille ténue,

faisant perdre l'équilibre aux plus menus.

Nous chantons d'autant plus fort que nous avons peur,

les continents s'abolissent, seul subsiste le malheur.

LE TENOR

Débarrassez-vous de vos affaires ! Vous flotterez plus facilement !

Ne vous aspergez pas de cette eau ! N'en avalez surtout pas !

LE CHŒUR DES ENFANTS

Si les poissons peuvent nager dans l'obscurité,

cela sera possible aux enfants habitués à respirer.

Dès le premier « vas-y ! », nous plongerons dans les ténèbres

et, d'en bas, nous contemplerons la surface funèbre.

Nous ne sentirons pas les vagues nous étouffer,

nous rêverons de la brise et des longs soirs de l'été.

D'ici quelques heures, car il ne nous en reste pas davantage,

les flots nous recouvriront, et nous mourrons malgré notre âge.

(Le Ténor dort. Jamais auparavant il n'avait rêvé d'enfants, pas plus qu'il n'avait joué avec eux. Et pourtant, il aurait pu...)

8.

(Il est peut-être temps que le Baryton regarde par la fenêtre ne donnant plus sur rien et observe le morne paysage. Tout est vraiment silencieux. Lent, distendu, disjoint, fermé, encadré, serré, cloué, prisonnier de l'étouffante cosse où le Baryton veille. Que fait-il ? Rien. Il tient ses yeux ouverts. Il est toujours en train de s'habituer.)

LE BARYTON

J'aimerais marcher les pieds nus sur une longue route. Fouler les petits cailloux de leur plante brûlante. Avoir soif. Attraper une insolation. Tenter d'humecter mes lèvres desséchées. Sentir ma salive sur ma langue. Je pourrais ainsi parcourir des kilomètres, sur l'asphalte fendillé que commence à envahir le maquis. Des lézards traverseraient devant moi. Alentour, il n'y aurait rien. Aussi loin que porte la vue, la plaine, de vastes champs à l'herbe grillée. Jusqu'à l'horizon, jusque là où l'on perçoit encore le chant des cigales. J'aimerais que cette tour soit un croiseur, mais si énorme qu'il me faudrait plusieurs années pour en faire le tour. Et quand je serais parvenu à la fin, j'aurais oublié ce qu'il y avait au début. Il ne me serait alors pas difficile de flotter. J'accepterais d'être un simple matelot. Sale et émasculé. Ou bien un machiniste, le chauffeur ou son auxiliaire. Il me suffirait de savoir qu'il y a à la barre un capitaine expérimenté. Et que nous voguons vers la terre ferme.

9.

(Dernières informations : Une triste nouvelle nous a été communiquée par le Centre chargé de suivre ce qui se passe sous les eaux. On a retrouvé le patrouilleur sous-marin qu'on avait, il y a un mois, envoyé explorer le fond de la banlieue ouest. Après avoir procédé à l'état des lieux et soumis l'embarcation à un examen mécanique complet, on a pu établir que le bateau avait heurté le filet d'acier dont on a, par précaution, ceint le fond de la ville et perdu, à cette occasion, ses réserves d'oxygène. La raison de la collision n'a pas encore été dévoilée. On n'a retrouvé aucun survivant dans l'épave. Les corps des membres de l'équipage ont été remontés à la surface et les plus hauts représentants du Gouvernement de crise ont présenté leurs condoléances aux familles. Les résultats des autopsies suggèrent que l'équipage, confronté à une situation sans issue, a commis un suicide collectif. Mais on ne connaîtra tous les pénibles détails de cette tragédie que lorsque les experts auront achevé leur enquête. Les funérailles se dérouleront avec les honneurs militaires. » Le Ténor et le Baryton se reposent, assis au pied de la fenêtre. Ils conversent sans se regarder. Chacun sait que l'autre est présent et même à quel moment il lèvera le sourcil. Il sait aussi quand il sera amené à changer de position, le mur lui meurtrissant le dos. Ils tricotent de minuscules reconstructions du passé, évoquant leurs petites paranoïas et des détails, car une des phrases suivantes pourra peut-être quand même les surprendre.)

LE BARYTON

C'est étrange. Je n'éprouve aucune panique. Il m'a semblé entendre un bruit atroce, comme quelque chose qui se déchire. On aurait dit qu'un animal marin blessé avait réussi à percer le filet d'acier qui protège les fondations de la ville. Ou que des baleines, échouées dans les rues trop étroites, avaient de leur queue abattu les gratte-ciel. Mais on n'entend aucune sirène. L'alerte ne devrait-elle pas être donnée ?

TENOR

Nous sommes constamment sous alerte. Mais on les annonce sans bruit, pour ne pas effrayer les enfants

LE BARYTON

Oui. Car il faudra bien que quelqu'un nous succède. Il y aura besoin d'une génération nombreuse et vigoureuse pour assécher cette planète. Penses-tu que les conditions seront réunies pour l'apparition d'une nouvelle espèce ?

LE TENOR

(ne répondant d'abord pas)

Un jour la terre finira bien par s'imbiber de tout ça.

LE BARYTON

Elle s'imbibe lentement. A moins que, nous deux, nous n'envisagions pas les choses à assez long terme ? Peut-être existe-t-il encore des déserts assoiffés d'eau ? Ou bien quelque plateau spongieux avec une multitude d'écoulements souterrains ? Les eaux y sont certainement moins hautes.

LE TENOR

Oui, tel a été le cas au début, jusqu'à ce que les abreuvoirs débordent sur le sable et que la végétation luxuriante pourrisse à force d'être arrosée. Les dunes se sont désagrégées et transformées en vase des marais. Des nénuphars ont éclos un peu partout. Sur la surface de l'eau resplendissait une couche gélatineuse, constituée d'insectes noyés. Le désert a été beau pendant un certain temps. Puis les nénuphars se sont mis à y pousser également et les scarabées morts ont coulé au fond.

LE BARYTON

Alors, tout était encore nouveau pour nous. La réalité avait tout juste commencé à se modifier.

LE TENOR

En même temps que nos habitudes. Aux informations, on annonçait qu'une étrange humidité pénétrait dans les installations électriques et que le courant se déversait dans les jardins. Mais les gens continuaient à allumer la lumière tous les soirs. C'est alors qu'ils sont été décimés pour la première fois.

(Mais au début, c'était quand même poétique. L'accoutumance au malheur ouvre la voie à une certaine tendresse.)

LE BARYTON

Puis nous avons dîné au clair de lune. Lorsque nous trinquions, nos verres de vin se cherchaient dans l'obscurité.

LE TENOR

Nous en renversions sur la nappe.

LE BARYTON

Dans le noir, on ne voyait pas les taches, seulement les étoiles.

LE TENOR

Le ciel était dégagé. Il ne l'avait jamais été autant. Jamais auparavant, il n'avait été aussi cristallin.

LE BARYTON

Nous croyions que débutait un bel automne. Humide et chaud.

LE TENOR

Dans les appartements, cela sentait les chaussures neuves. En cuir. Montantes, avec des doubles semelles et garanties imperméables.

LE BARYTON

Nous faisons des projets. Nous voulions partir dans le midi pour nous y prélasser et voir des arcs-en-ciel salés surgir de la mer.

LE TENOR

Nous sommes pourtant restés ici.

LE BARYTON

Oui, mais nous avons acheté un parapluie. Pour deux. Je crois que nous ne l'avons jamais utilisé dans la rue.

LE TENOR

Nous avons des cirés.

LE BARYTON

Oui, exactement pareils.

LE TENOR

Tombant jusqu'aux chevilles et avec une ceinture.

LE BARYTON

Crois-tu que nous avons l'air ridicule ? Ta cigarette s'éteignait sans arrêt.

LE TENOR

Parce que la capuche était trop courte. Non, nous n'avions pas l'air ridicule. Nous étions juste un peu tristes, à cause du changement de temps.

LE BARYTON

Oui, et nous nous sommes mis à jouer aux échecs.

LE TENOR

Et à regarder par la fenêtre.

LE BARYTON

La lumière avait changé. Dans la nature, les contours étaient plus nets. Nulle part il n'y avait plus de poussière, de rouille, de tartre, de fumée. Ni le moindre petit nuage. Tout était propre comme après une longue douche. Et c'est alors que la pluie a commencé à tomber. Goutte à goutte.

LE TENOR

Et le ciel demeurait pourtant d'un bleu apaisant. Il était sec, sans nuages.

10.

(Meeting religieux. On fait la queue pour obtenir le pardon de ses péchés et un ticket pour le paradis. Le Prophète, rendu sourd par le bruit des cloches et la gorge remplie d'horreurs, hurle du haut d'une tour ébranlée par les eaux. Il voit dans la catastrophe la main de Dieu et annonce son avènement prochain. Des hordes de fidèles, trempés, boueux et aveuglés, piétinent le Ténor et le Baryton, comme si leurs corps inoffensifs recelaient une part de la grâce désormais submergée.)

LE PROPHETE

Dieu a vu la terre : elle était pervertie, car toute chair avait une conduite perverse sur la terre. Et Dieu a décidé : La fin de toute chair est arrivée, car la terre est pleine de violence à cause des hommes et je vais les faire disparaître de sa surface. Je vais amener le déluge, les eaux sur la terre, pour exterminer de dessous le ciel toute chair ayant souffle de vie. : tout ce qui est sur la terre doit périr. Et nul homme pervers ou pourri d'orgueil ne trouvera le moyen d'échapper au déluge...

LES FIDELES

Noë est un homme juste, intègre parmi ses contemporains, et il marche avec Dieu...

LE PROPHETE

Il n'y a plus personne pour parler à l'oreille de Dieu et prendre votre défense. Il n'y a plus d'alliance entre le ciel et l'homme, il n'y aura plus d'occasions d'en conclure, il n'y a que celles que vous n'avez pas su saisir et que vous avez vainement laissé passer pour satisfaire vos désirs du moment et vos misérables passions humaines. Il n'y a plus moyen

pour les pervers et les orgueilleux d'échapper au courroux divin, il n'y a plus de nuages et Noë est mort. La prophétie a changé de visage, mais pas la décision. Que jaillissent les sources des abysses, que se désagrègent les digues célestes, que s'abatte la pluie sur la terre, proclamant la présence de Dieu ! L'eau régnera désormais sur le monde. Ses flots impétueux recouvriront les plus hautes des montagnes, et les plus hautes églises sur les montagnes, et les plus hauts clochers sur les églises, et les plus hautes girouettes sur les clochers. Elle exterminera toute chair qui vit sur la terre ferme, tout ce qui a une haleine de vie dans ses narines. Tous les oiseaux et le bétail, tous les reptiles et les bêtes sauvages, tous les êtres humains.

LES FIDELES

Nous attendons la parole de Dieu. Dieu a dit :

Lorsque j'aurai réuni les nuages au-dessus de la terre

et qu'un arc-en-ciel apparaîtra dans la nuée,

je me souviendrai de mon Alliance,

de l'Alliance conclue entre moi et vous,

entre moi et toute chair vivante :

il n'y aura plus jamais de déluge

pour anéantir les êtres jusqu'au dernier.

LR PROPHETE

Dieu ne se souvient plus de sa promesse, car il n'y a plus de nuée où puisse apparaître un arc-en-ciel. Dieu ne vous entend pas, car seule la voix des justes parvient jusqu'au firmament. Dieu ne perçoit pas les gémissements détrempés de pluie, ni les remords, ni les prières, ni les

injures, ni les promesses de l'homme, car c'est l'homme qui a conduit la terre à sa perte. Il anéantit toutes les créatures comme il l'a déjà fait une fois il y a bien longtemps, parce que les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance. Ses actes sont impardonnables, son histoire a été réécrite et ses racines sont pourries, si bien que plus rien ne le rattache au sol. C'est pourquoi Dieu a dit : Tant que les eaux seront troubles, il faudra laver les péchés des hommes, tant que la vase couvrira le fond, il n'y aura ni semailles, ni moissons, ni froidure, ni chaleur, ni hiver, ni été, ni jour, ni nuit ! Pas plus que de femmes dans les tourments de l'enfantement, que de jeunes bêtes dans le foin chaud, que de printemps avec ses bourgeons fertiles, que de fils de l'homme sentant le lait sur les genoux de son heureuse mère ! C'est ainsi que Dieu règlera ses comptes avec les humains. Et il n'aura plus sur qui régner, il n'existera plus de créature façonnée à son image. Il ne pourra plus que se contempler dans le miroir d'un aquarium où tout est mort, aquarium au fond duquel grouillaient jadis les êtres humains. Puis quand les eaux seront redevenues claires, au point qu'on puisse distinguer le moindre caillou, le moindre grain de sable, Dieu pourra être sûr que tout souvenir de l'homme a disparu de la surface de la terre. Et il l'oubliera à son tour !!!

(Les flots submergent les cloches qui sonnent ainsi que le Prophète et ses prophéties, les fidèles et leur foi et tous les autres vestiges flottants du monde d'avant le déluge. Il ne reste que le matin dans une pièce rougeâtre et la berceuse ronronnante des accumulateurs.

11.

(La fenêtre est ouverte. Il pleut. Rien, hormis la pluie et les deux hommes. L'un d'eux rêve encore, et l'autre crie en direction de l'étendue d'eau où se forment mollement des cercles concentriques sous l'impact des gouttes : « Aleerte !!! Aleerte !!! ». Aucune réaction. Sa pomme d'Adam disparaît dans son cri : « Aleerte !!! Aleerte !!! ». Rien. Pas même l'écho.)

LE BARYTON

Il pleut encore... Je commence à en avoir marre de cette croisière. Nul autre navire à l'horizon. Nous sommes seuls au large. Il n'y a pas de vent, ni de dauphins. Aucune mouette dans le ciel. Et il n'y en aura pas. Je le sais, car nous avons perdu notre voile. Et le cap. Nous n'avons plus de citrons. Oh, comme j'aimerais me retrouver sur la terre ferme.
(Le Baryton s'approche du Ténor, qui dort. Le jour s'est levé depuis longtemps. Il faut tirer profit de sa lumière.)

LE BARYTON

Hé, hé, réveille-toi ! Réveille-toi !

LE TENOR

Hein ?

LE BARYTON

Dehors, le vent souffle. Belle journée pour naviguer.

LE TENOR

Qu'est-ce que tu fais ?

LE BARYTON

Pendant que tu dormais, j'ai retroussé mes manches et j'ai plongé mes bras dans l'eau. Et là, juste en dessous de la surface, j'ai palpé des verres, des fourchettes, des assiettes de porcelaine, j'ai même promené ma main sur une nappe brodée. J'ai senti quelque chose de chaud me picoter le bout des doigts. Quelqu'un fête un anniversaire. On a allumé les bougies sur le gâteau.

LE TENOR

Si près de nous ?

LE BARYTON

C'est peut-être un peu plus profond, mais on voit tout d'ici. Regarde...

(Ils vont vers l'étendue d'eau.) Le marécage tout entier est en feu, la pluie scintille dans les flammes.

LE TENOR

Il pleut toujours.

LE BARYTON

Peu importe.

LE TENOR

Peut-être devrions-nous plonger ?

LE BARYTON

Oui ! Au fond, il y a une ville tout entière, avec des lumières, des feux rouges et la foule qui se promène pendant la pause...

LE TENOR

Comment se fait-il que nous ne l'ayons pas su ?

LE BARYTON

Nous étions trop prêts.

LE TENOR

Sans doute.

LE BARYTON

Il ne nous reste plus qu'à plonger.

LE TENOR

Combien y avait-il de bougies sur ce gâteau ?

LE BARYTON

Beaucoup. Elles illuminaient toute la maison...

LE TENOR

Dépêchons-nous alors, avant qu'elles ne s'éteignent...

(Au bout d'un certain temps, la dernière bulle éclate à la surface.)

FIN